

## 430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven

**Auteurs : Guizot, François (1787-1874)**

### Les folios

En passant la souris sur une vignette, le titre de l'image apparaît.

5 Fichier(s)

### Les mots clés

[Ambassade à Londres](#), [Ambition politique](#), [Diplomatie](#), [Discours du for intérieur](#), [histoire](#), [Politique](#), [Politique \(Angleterre\)](#), [Politique \(France\)](#), [Politique \(Internationale\)](#), [Vie domestique \(Dorothée\)](#)

### Relations entre les lettres

Ce document n'a pas de relation indiquée avec un autre document du projet.□

### Présentation

Date 1840-10-04

Genre Correspondance

Editeur de la fiche Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Incipit Nous voilà dans la crise. On dit cela à chaque incident. Mais celui-ci est gros, surtout par l'effet qu'il doit faire à Paris. Ici, on est inquiet.

Publication Lettres de François Guizot et de la princesse de Lieven (1836-1846), préface de Jean Schlumberger, Paris, Mercure de France, 1963-1964, vol. 2, n° 559/243-244

### Information générales

Langue Français

Cote 1233-1234, AN : 163 MI 42 AP Papiers Guizot Bobine Opérateur 6

Nature du document Lettre autographe

Support copie numérisée de microfilm

Etat général du document Bon

Nous voilà dans la crise. On dit cela à chaque incident, mais celui-ci est gros surtout par l'effet qu'il doit faire à Paris. Ici on est inquiet. Pas autant que je le voudrais ; pas autant qu'il le faudrait pour qu'on fût sage. On ne croit pas à la guerre. On a le sentiment de sa propre sincérité dans le désir de la paix et dans l'absence de toute intention hostile envers la France. On n'a pas le sentiment de l'état des esprits en France de leurs impressions si vives, de leurs résolutions si soudaines, si on avait prévu, il y a trois mois une telle explosion en France, je suis convaincu qu'on n'aurait pas conclu le traité du 15 juillet. Je l'ai annoncé, répété, rabâché. Mais la prévoyance est ce qui se communique le moins. Et quand on n'a pas prévu, on ne veut pas voir.

Ma situation ici ne me plaît pas. J'ai beaucoup à attendre et peu à faire. On est à merveille pour moi, même ceux qui ne sont pas de mon avis et ne s'y rendent point. Un moment peut venir où je profiterai de cette bonne disposition ; le moment où, ne réussissant pas, en Syrie par les premiers moyens, employés et ne se souciant pas d'aller plus loin, on sentira, la nécessité d'une transaction. J'attends et je prépare ce moment là, quand viendra-t-il ?

On parle de la convocation de nos chambres. Celle du Parlement suivrait aussitôt. Mais, pour moi comme pour le public ce ne sont là que des bruits. C'est maintenant à Paris que se font les événements. Au moins vous me donnez de bonnes nouvelles de vous. Comment s'y est-on pris pour vous écorcher l'épaule ? Il faut que votre femme de chambre ait la main bien lourde. A quoi lui sert donc d'être laide ?

Lundi 2 heures

Trouvez donc un Byng qui vienne à Londres et que je puisse aimer aussi. Je n'ai point de nouvelles ce matin. La convocation des Chambres ! Je crois bien. Politiquement, je la désire. Je sais bien les entraînements publics, la tribune ; mais je sais aussi les entraînements cachés, insensibles, les journaux, les commérages.

Après tout, depuis dix ans, j'ai toujours vu dans les grandes occasions, les chambres favorables au bon parti ; à la raison, au vrai intérêt du pays, et lui prêtant une force qu'il ne pouvait puiser ailleurs. C'est avec les chambres que nous avons lutté contre l'entraînement révolutionnaire, contre les fatuités anonymes de la presse, contre la politique de café. Nous sommes sur le point de rentrer dans la situation de 1831. Avec plus de péril peut-être, et moins d'excuse. Je sais que, pour que les Chambres se rallient à la raison, et la soutiennent, il faut la leur montrer, la tenir constamment sous leurs yeux, la vouloir fermement soi-même et leur en inspirer la confiance. J'espère que cette lumière et cette volonté ne manqueraient pas plus aujourd'hui qu'en 1831, et que si la raison devait succomber ce ne serait pas sans s'être montrée et défendue.

J'ai reçu une longue lettre du duc de Broglie, très judicieuse, et qui me fait croire qu'on ne fera rien de précipité. Vous avez bien raison ; 20 n'a pas de l'esprit tout à fait ; et quand les grands moments approchent ce qu'il en a se trouble et chancelle. Il peut alors se laisser aveugler et entraîner comme un enfant. De son côté 62, très courageux contre le danger, est très timide contre la responsabilité. Il a naturellement beaucoup indépendance et de dignité, peu de pouvoir. Le frêne a beau chercher ; il n'apprendra pas de là ce qu'il aurait, besoin de savoir. Je suis très préoccupé du frêne. Il est très décidé ; mais il ne voudrait pas se tromper sur

le moment où doit se placer sa résolution. Deux choses font le succès d'une conduite, son mérite et son à propos. On ne devine pas l'à propos. Il faut le voir. Je voudrais que ma vue s'alongeât plus encore. Je prêterais mes yeux au frêne. Bien décidément j'envie le cottage, j'aime le cottage. Et parlerions-nous quelquefois de tout cela ? J'ai peur que oui. On n'abdique pas sa nature. On ne se fait pas petit, même pour être heureux. Je voudrais pourtant bien être heureux. Qu'est-ce qui vaut une heure de bonheur ? Et quel bonheur ! C'est bien là l'orgueil humain. Je préfère infiniment le bonheur à tout. Je n'aime, à vrai dire, que le bonheur. Mais pour le bonheur, dans un cottage comme dans un palais, je veux à côté de moi, à moi, un grand cœur, un grand esprit, un grand goût, l'intimité d'une grande pensée. Je ne puis pas être heureux à moins, pas cinq minutes. Mais je serais si heureux ? Adieu. Adieu.

## Citer cette page

Guizot, François (1787-1874), 430. Londres, Dimanche 4 octobre 1840, François Guizot à Dorothée de Lieven, 1840-10-04

Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle)

Consulté le 09/01/2026 sur la plate-forme EMAN :

<https://eman-archives.org/Guizot-Lieven/items/show/496>

## Informations éditoriales

Date précise de la lettre Dimanche 4 octobre 1840

Heure Une heure

Destinataire Benckendorf, Dorothée de (1785?-1857)

Lieu de destination Paris (France)

Droits Marie Dupond & Association François Guizot, projet EMAN (Thalim, CNRS-ENS-Sorbonne nouvelle). Licence Creative Commons Attribution - Partage à l'Identique 3.0.

Lieu de rédaction Londres (Angleterre)

Notice créée par [Marie Dupond](#) Notice créée le 29/11/2018 Dernière modification le 18/01/2024

---

Anderle, Dimanche 21 Oct' 1840

Une heure 12:23

moment où même  
France. J'éprouve  
volonté ne,  
j'aurais quin  
son devoir  
pas dans l'âme

lettre du Due  
, ce qui me  
m'a participé.  
; 20 n'a pas  
e quand le  
ment, ce qu'il en  
. Il paraît alors  
aines comme  
62, les courageux  
timide contre la  
collaboration  
ne et de dignité  
à la fin.  
pas de la la  
l'armée. Je suis  
Il est tré  
ent pour de

être vu dans la ville.  
On dit cela à chaque instant. Mais,  
cela-ci ne prouve pas suffis qu'il  
doit faire à Paris. Soi, on est inquiet.  
Parlant que je le voudrais; pas  
autant qu'il le faudrait pour que fut  
l'age. On ne croit pas à la guerre. On  
a le sentiment de sa propre simplicité  
dans le desir de la paix et dans l'absence  
de toute intention hostile envers la France.  
On n'a pas le sentiment de l'état des esprits  
en France, de leurs impressions de vivre, de  
leurs résolutions, de solidarité. Si on  
avait puvu, il y a trois mois, une telle  
explosion en France, je suis convaincu qu'on  
aurait pu touché le traité du 15 Juillet.  
Et l'au annoncé, déplié, tabué! Mais la  
prolégance est ce qui te communique le  
sens. Et quand on n'a pas puvu, on ne  
peut pas venir.

Ma situation ici ne me plaît pas. J'ai  
beaucoup à attendre et peu à faire. On  
est à mon avis pour moi, même ceux  
qui ne sont pas de mon avis, ce ne s'y  
rendent point. Un moment peut venir  
où je profiterai de cette bonne disposition;  
le moment où, ne voulant pas en  
Syrie que les premiers moyens employés  
ne se souciassent pas d'aller plus loin,  
on sentira la nécessité d'une transaction.  
J'attends et je prépare ce moment là. Quand  
viendra-t-il ?

On parle de la convocation de la  
Chambre celle du Parlement. Je dirai  
aussitôt. Mais, pour moi comme pour  
le public, ce ne sont là que des bruits.  
C'est maintenant à Paris que se font  
les événements.

Ne moins vous me donnez de bonnes  
nouvelles de vous. Comment s'y est-on pris  
pour vous éloigner l'épouse ? Il faut que  
votre femme de chambre ait la main  
bien tendre. à qui lui sera donc défa-  
laide ?

Je vous dirai  
l'autre et que  
je n'ai point  
de conversation  
politiquement  
les entraînement  
je sais aussi le  
insensibles, les  
Après tout, dep  
en, dans les cir  
favorable au  
au vrai intérêt  
une force qu'il  
c'est avec les b  
belle cause le  
contre les fabri  
contre la politi  
sur le point d  
de 1831. Avec  
le moins d'effet  
que les Chambres  
étaient et la  
leur mestre, le

Sundi 2 Juin

plaint pour l'as-  
m à faire. On  
même tout  
avoir et ne pas  
peut venir  
bonne disposition  
sans pas un  
nouveau empêchement  
plus loin,  
Une transaction  
envoit là-bas

vacation de nos  
nos suivants  
à comme pour  
que des bons  
et que de faire  
un bon  
et il est un peu  
le ! Il faut que  
est la main  
des deux détr-

trouvez donc un Byng qui vienne à  
Londres et que je puisse visiter aussi.  
J'ai fait point de nouvelles ce matin.  
La convention des Chambres ! Je crois bien.  
Politiquement, je la déteste. Je suis bien  
les entraînements publics, la tribune, mais  
je suis aussi les entraînements cachés,  
invisibles, les journées, les commandages.  
Après tout, depuis dix ans, j'ai toujours  
vu, dans les grandes occasions, le Parlement  
favorable au bon parti, à la raison,  
au vrai intérêt du pays, et lui plaidant  
tous ceux qu'il ne pouvoit puiser ailleurs  
l'ici avec les Chambres que nous avons  
belle confiance l'entraînement révolutionnaire  
contre les fauteurs anonymes de la presse,  
contre la politique du café. Nous sommes  
sur le point de rentrer dans la situation  
de 1831. Avec plus de peur que d'espérance,  
et moins d'espérance. Je sais que, pour  
que les Chambres se rallient à la  
nation et la soutiennent, il faut la  
leur montrer, la leur larder d'armes sous

leur guy, la voulais également moi-même  
et leur en inspirer la confiance. J'espérai  
que cette lumière et cette volonté ne  
disparaîtraient pas plus aujourd'hui qu'en  
1831, et que si la raison devait  
succomber, ce ne devrait pas sans notre  
mortalité et dépendre...

J'ai reçu une longue lettre du Dr.  
de Broglie, très judicieux, et qui me  
fait croire qu'on me fera venir de préhiphi.

Vous avez bien raison ; 20 n'a pas  
de l'esprit tout à fait ; ce qu'auant le  
premier moment, apprécier, ce qu'il en  
a de trouble et chancelle. Il peut alors  
laisser tout ce qu'il a d'autre et comme  
un enfant. De son côté 62, très courageux  
contre le danger et très timide contre la  
responsabilité. Il a malheureusement  
beaucoup d'instinct de prudence et de dignité  
pour ce pouvoir. Le frère a bien  
cherché, il n'apprendra pas de la le-  
gue qu'il aurait besoin de savoir, de faire  
lui préoccupé de frère. Il est très  
décidé, mais il ne voudrait pas de-

On dit cela à  
l'heure où nous  
devons faire :  
Pas, au contraire, que  
nous ayons qu'il le  
fasse. On ne  
a le sentiment  
dans le droit de  
de toute importance.  
Ne n'a pas le sou-  
ci d'assurer, de la-  
lire et résoudre  
avoir pris, il  
expliquer en trou-  
blent pas tout  
de lui au contraire,  
prudence est à  
mains. Ce quan-  
tient pas venir.

1229

longue sur le moment où doit se placer  
la résolution. Deux choses font le succès.  
Une conduite, son missile et son à propos.  
On ne devine pas l'à propos. Il faut le  
voir. Je voudrais que ma vie fût longue  
plus encore. Je prêterais mes yeux au père.

Bien décidément j'aurai le cottage,  
j'aurai le cottage. Y parlerions nous quelque  
le bout cela ? J'ai puis que oui. On  
n'abîme pas la nature. On ne se fait  
pas petit, même pour être heureux.  
Je voudrais pourtant bien être heureux.  
L'instinct qui vaut une heure de bonheur ?  
Le quel bonheur ! C'est bien là l'orgueil  
humain. Je prétends insinuer le bonheur  
à tout. Je n'aime, à vrai dire, que le  
bonheur. Mais pour le bonheur, dans  
un cottage, comme dans un palais, je  
suis à côté de moi, à moi, un grand  
cœur, un grand esprit, un grand goût,  
l'intimité d'une grande paix ! Je  
ne puis pas être heureux à moins, pas  
cinq minutes. Mais, je serai si heureux !

Adieu. Adieu.

